

A TRAVERS LE MONDE

## UNE PROMENADE A JÉRUSALEM

**M**ARSEILLE. Malte, Alexandrie, Jaffa, telles sont les grandes étapes qui séparent Jérusalem de Paris. Aujourd'hui qu'on explore la Terre Sainte en train de plaisir, avec billet circulaire, l'itinéraire a probablement subi quelques modifications, mais de mon temps, c'était ainsi, et il en était de même encore il y a peu d'années.

Mon intention n'est pas, à tout prendre, de faire suivre l'itinéraire en question aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ, mais bien de les transporter au but d'un seul bond ou à peu près.

De Jaffa, première ville d'Asie de ce côté, jusqu'au pied même des murs de Jérusalem, c'est le désert dans toute sa laide nudité, 50 kilomètres de désert et même un peu plus, avec quelques montées et descentes assez raides des premières collines de la Judée, pour rompre la monotonie ; cependant, ce désert n'est jamais absolument désert, du moins dans la direction de la cité sainte.

La route de Jérusalem est, en effet, sillonnée en toute saison par des pèlerins de toutes les confessions et par des touristes des quatre coins du monde, dans les costumes les plus divers, à pied, à âne, à mulet, à cheval, à chameau, en voitures de toutes les formes, mais surtout les formes les plus disgracieuses et les plus inconfortables. Ces voyageurs vont par caravanes, par petits groupes ou isolément.

La foule bigarrée des pèlerins d'Orient, offre un spectacle singulièrement pittoresque, avec ses costumes multicolores, quoique déguenillés et, en général, d'une saleté à laquelle il serait, je crois, difficile d'atteindre, même en le faisant exprès, sans quelques leçons préalables.

Il y a peu à dire des pèlerins d'Europe. Quant aux simples touristes, avec leurs chapeaux à voiles verts, leurs casques en liège à la Stanley et leurs turbans coiffés de travers, leur aspect est surtout tout ridicule, sur cette route là comme sur toutes les grandes routes à la mode, fréquentées un guide à la main ; car la route de Jérusalem est une route à la mode,

par suite encombrée d'Anglais errants presque autant que de pèlerins conduits par une foi ardente au tombeau du Sauveur.

La traversée du désert est pénible, il ne faut pas se le dissimuler, surtout dans la saison d'été ; aussi cherche-t-on tous les moyens de l'effectuer dans les meilleures conditions possibles, et cela d'après un plan préconçu, qui n'est pas le même pour tous, mais qui est toujours le meilleur. Beaucoup, par exemple, quittent Jaffa le soir, pour voyager à la fraîcheur de la nuit ; d'autres préfèrent partir à l'aube ou un peu avant ; peu, en fin de compte, évitent les ardeurs du soleil de midi, et toute la différence se résume à la meilleure étape où il convient de se trouver au moment le plus critique de la journée.

Il reste à considérer, d'ailleurs, le mode de locomotion choisi. Les piétons mettent en moins

vingt-quatre heures à atteindre les murs de Jérusalem, et je me suis laissé dire que certains véhicules primitifs ne mettaient guère moins. Je me demande comment il peut se faire que ce soit précisément aux gens préférant faire le voyage à pied ou en carriole d'osier, ou en araba, que l'idée vienne ordinairement de partir le soir ; mais c'est presque toujours comme cela. Les cavaliers les mieux montés réussissent à faire la route en moitié moins de temps.

Une demi-heure avant le lever du jour, votre serviteur traversait donc, suivi d'un drogman polyglotte, c'est-à-dire écorchant avec un égal succès toutes les langues connues, les jardins de Jaffa en sortant de la porte du Marché. Il était enveloppé d'un burnous en poils de chameau, car la nuit était fraîche, et coiffé d'un turban : c'était tout ce qu'on pouvait voir de son costume, avec ses hautes bottes éperonnées, dont les semelles repassaient sur des étriers arabes bouclés un peu court, car il était à cheval et son drogman aussi. Le reste de ce costume, sauf une épaisse ceinture

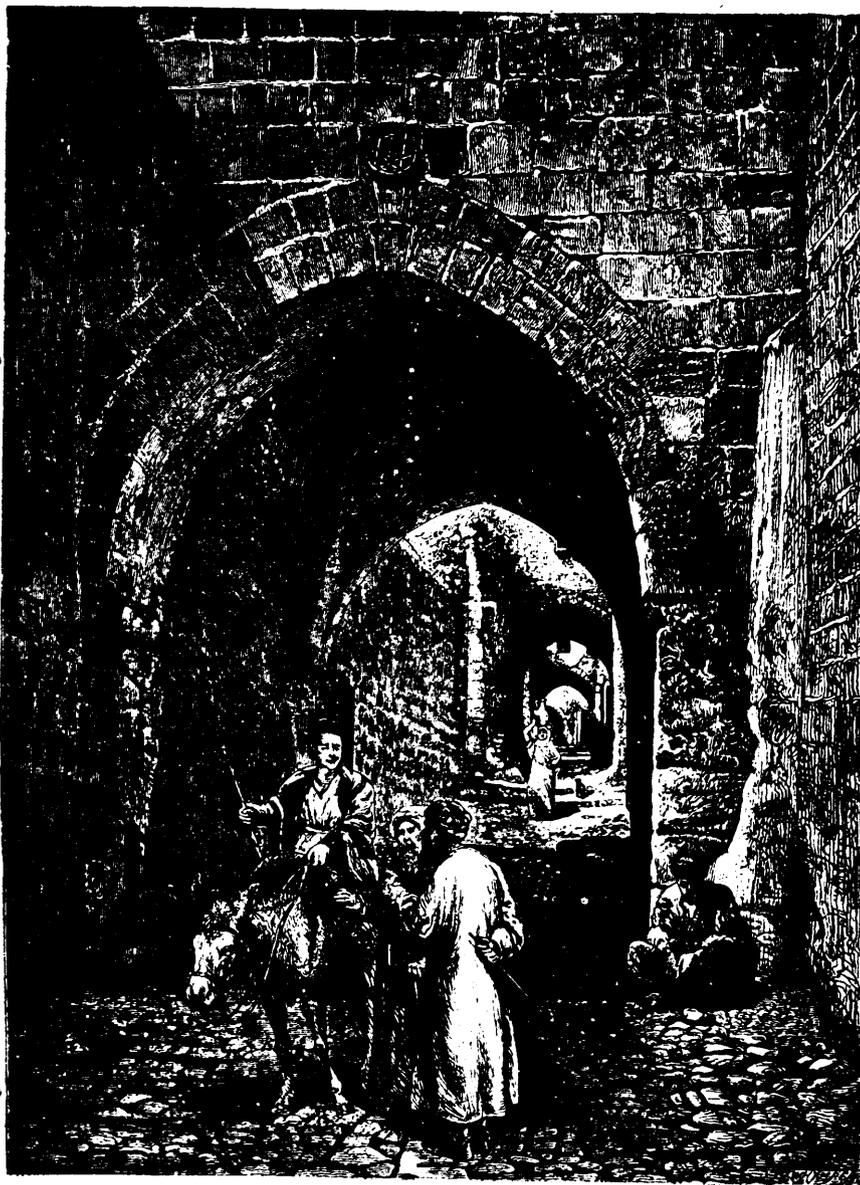
coursier pimpant et hardi, au pas résolu, au trot sec et relevé : il y avait beaucoup de chance, dans ce cas, pour que j'arrivasse à Jérusalem en deux morceaux. C'est que le dos de ce précieux animal était revêtu d'une selle turque !

Une selle turque ! Pour vous faire une idée du charme qu'il peut y avoir à voyager là-dessus, enfourchez le dossier d'une chaise, ou bien encore une planche placée de champ, et dites-vous qu'en voilà pour douze heures, avec un mouvement de translation plus ou moins rapide, au milieu d'un nuage de poussière et sous l'ardeur d'un soleil capable de cuire un bifsteack à point à moins de cinq minutes, inévitable pendant une bonne moitié du trajet ! Sur ces données, en négligeant quelques détails accessoires, le lecteur se fera aisément un tableau éblouissant et correct des plaisirs de l'équitation au désert.

Mais hâtons-nous. Ce n'est pas là une partie de plaisir.

Au départ, cela en avait tout l'air, pourtant ; nous fîmes un temps de galop qui parut agréable même au noble coursier, mais que mon drogman désapprouva hautement, affirmant que je ne tarderais pas à montrer moins d'ardeur, du moins autant que je compris quelque chose à son abominable *sabir*. Si tel est en effet le sens de son objurgation, je dois reconnaître que l'événement lui donna raison et que, après avoir franchi la dernière grande colline, lorsque les murs de Jérusalem m'apparurent, je n'étais guère en état d'éprouver l'émotion pieuse que je m'étais promise. La seule sensation que j'éprouvais en ce moment était de l'esjèce aigré : il me semblait que la maudite selle turque avait pénétré dans mon corps jusqu'à la ceinture.

Enfin, nous effectuâmes notre entrée peu triomphale par la porte de Jaffa (Bab-el-Khalil). Le poste de soldats turcs était réuni à la porte de la citadelle, tricotant des bas suivant la coutume immuable de ces guerriers, non pour leur usage personnel, mais pour suppléer par leur industrie à la solde qui leur fait défaut. La sentinelle, tournée du côté des tricoteurs avec lesquels elle était en joyeuse conversation, ne se retourna même pas pour nous voir passer. Je fis malgré moi un retour vers les barrières de Paris et la nuée de gabelous qui, pour un peu, fouilleraient dans vos poches avant de vous laisser pénétrer dans la capitale de la civilisation, pour s'assurer que vous n'avez « rien à déclarer » ; et j'en éprouvai un réel soulage-



Une rue de Jérusalem.

de Tunis pressant sur ses flancs une paire de revolvers, un bouchon, une pipe d'écume dans son étui et une blague à tabac pléthorique, était à peu près européen : européen du Caire, comme il va sans dire.

Le cheval arabe qui lui servait de monture ne payait pas de mine ; mais il ne faut pas se fier à l'apparence. Il était d'un blanc sale très sale même, flottait entre deux âges et buttait avec modération toutefois, considéré l'état de la route.

Il m'avait été donné, pourtant, comme la meilleure bête qui pût être offerte, en toute conscience, à un pèlerin de qualité, et d'autant plus sûre qu'elle avait fait au moins cent cinquante fois la route de Jaffa à Jérusalem. Son trot était doux, comme le trot de tout cheval faible du devant ; mais ici, c'était une vraie trouvaille. Je me demande ce que je serais devenu avec un

ment.

De la porte de Jaffa, une des principales rues de Jérusalem, qui traverse la ville de l'ouest à l'est, séparant les quartiers franc et musulman à gauche, des quartiers juifs et arméniens à droite, s'offre au voyageur qui, surtout s'il est Européen et chrétien, n'a qu'à la suivre. C'est une longue ruelle étroite, mal pavée, sale et puante, étant couverte d'ordures de toute espèce en pleine décomposition, avec un ruisseau fangeux au milieu, et descendant presque à pic. Pendant près d'un quart d'heure, je n'eus d'autre occupation que de retenir mon cheval qui glissait et débouchait à chaque pas, comme la plus piteuse haridelle...

Enfin, voici l'hôtel !... Il n'est pas d'apparence très brillante, mais il y règne une activité qui promet. C'est le principal.

Ce n'est pas sans peine ni sans douleur, que je